

Sommaire

Introduction	5
1. Christophe Dejours	13
2. Isabelle Filliozat	29
3. Gisèle George	45
4. Serge Hefez	59
5. Olivier Houdé	75
6. Daniel Marcelli	91
7. Marie Rose Moro	105
8. Robert Neuburger	121
9. Charles Rojzman	135
10. Jeanne Siaud-Facchin	151
11. Michael Stora	169
 Annexes	
Glossaire	184
Cahier pratique (les formations, les métiers, à consulter)	186

Introduction

Psychiatres, psychanalystes, psychologues, les « psys » sont partout. Leur domaine d'action ? La maladie mentale, les émotions, la perception, les arcanes du psychisme humain. « Psy », le mot est lâché. Diminutif tombé dans le domaine public, il recouvre une réalité professionnelle dont on sait finalement peu de chose. Car c'est bien là le paradoxe. En une trentaine d'années, psychiatres, psychologues et psychanalystes sont sortis peu à peu du secret de leur consultation pour diffuser leur savoir. Porté par la vogue du « développement personnel », le discours « psy » s'est invité jusque dans nos salons par le biais des colonnes de magazines, des livres et de plateaux de télévision. Les psys sont aussi devenus des « experts » qui ont poussé la porte des tribunaux, des « consultants » en ressources humaines pour les grandes entreprises. De notre côté, nous nous sommes emparés avidement de leur vocabulaire, de leurs concepts, de leurs diagnostics que nous manipulons jusqu'à les vider de leur sens. Le revers de la vulgarisation, c'est bien sûr, la défiance et la suspicion. Les icônes sont faites pour être brisées : on tire à boulet rouge sur Freud, sur Lacan, sur Dolto, etc. À travers eux, c'est la toute puissance du « psy » que l'on vise et la prédominance de la psychanalyse qui se voit aujourd'hui concurrencée par d'autres courants qui en savent tout autant sur nous. Mais au fait, nous, que savons-nous au juste des « psys » ? Savons-nous seule-

ment faire la différence entre un psychiatre, un psychologue et un psychanalyste ? Comment sont-ils formés et à quoi ? Dans quel domaine interviennent-ils ? Autant de questions que les personnalités sollicitées pour cet ouvrage se proposent d'éclairer à travers leur récit de vie. Douze « psys », au parcours parfois classique ou insolite, poussés sur le chemin de leur vocation par des blessures d'enfance pour certains, ou mus par un désir : explorer l'envers du décor de nos comportements, interroger les frontières de la maladie mentale.

Aux origines de la *psyché*

Mais qui sont les premiers « psys » ? Dans la Grèce antique, ce sont d'abord les hommes de lettres qui rendent compte du désordre des passions humaines au travers de textes qui restituent une tradition orale chantée, et qui vont contribuer à fixer la mythologie. En première ligne, Homère, dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, dépeint dès le VII^e siècle le chassé-croisé épique de dieux, de héros, de mortels précipités dans le maëlström de la folie guerrière et de l'errance. Au commencement, il y a donc les perceptions, les émotions, les sentiments. Mais le héros homérique est avant tout le jouet des dieux. Même si le concept de *psyché* existe bel et bien chez Homère, il faut l'entendre comme un souffle vital qui se matérialise dans le corps par la respiration.

Pour Jacqueline de Romilly, historienne spécialiste de la Grèce antique, « l'expression de soi commence avec Sophocle. » Aux environs de 400 avant J.-C., le tragédien pose avec une cruelle ironie la question de l'identité, de la responsabilité et de la culpabilité avec *Cedipe Roi*. Dans une Thèbes ravagée par la peste, Cedipe recherche le meurtrier du roi Laïos. Au terme d'une longue enquête, le héros finit par découvrir que le coupable n'est autre que lui-même. Coupable d'avoir tué son père, d'avoir marqué sa descendance du sceau de l'inceste, et pourtant innocent car il agit sans savoir. Les héros tragiques ne sont plus seuls des

instruments de la volonté divine, ils s'humanisent, s'individualisent. Mais s'ils sortent d'une forme de servitude, c'est pour mieux tomber dans une autre, celle des passions qui les traversent et qui apparaissent à l'avant-scène dans toute leur complexité. 3 000 ans plus tard, Freud lit dans la tragédie de Sophocle la mise en drame du désir inconscient d'entretenir des relations sexuelles avec le parent de sexe opposé et d'éliminer le parent du même sexe, considéré alors comme un obstacle à la satisfaction de ce désir. Le complexe d'Edipe est né. Il devient la clé de voûte de l'édifice psychanalytique.

Si Homère et Sophocle frôlent la *psukhê* (l'âme selon les Grecs, mère du préfixe « psy »), son étude à proprement parler commence avec les philosophes et les médecins. Aux environs de 500 avant J.-C., le philosophe et mathématicien Pythagore place dans le cerveau le siège de la déraison. Près d'un siècle plus tard, Platon propose dans *Phèdre* et *La République* une première hiérarchisation du psychisme. Il définit l'*hépithumia* comme l'expression de l'appétit et du désir, le *thumos* comme celle de l'agressivité et enfin le *logistikôn*, comme celle de l'esprit rationnel, ce dernier étant le plus noble des trois niveaux. Dans cette conception, le *soma*, le corps, et la *psukhê*, l'âme, forment deux entités distinctes. Un siècle plus tard, Aristote scelle l'union de l'âme et du corps dans *La Métaphysique*. L'âme est consubstantielle au corps. Elle rend possible ses fonctions physiologiques.

Dès le IV^e siècle avant J.-C., un contexte politique troublé donne naissance à l'exaltation de valeurs comme la tempérance, digue intérieure érigée contre le possible débordement des passions. Le contrôle des passions trouve son expression la plus aboutie avec le développement de la pensée stoïcienne au début du III^e siècle avant J.-C. Le triomphe de la raison, garant de la liberté, n'est possible que si l'homme livre bataille aux passions qui le tiennent en servitude. Revisitée par Hippocrate, cette doctrine va aboutir au

développement de la théorie des humeurs. Ces dernières, au nombre de quatre (le sang, la bile jaune, la lymphe et l'atrabile) se trouvent en quantité égale dans un corps sain. Hippocrate considère que les maladies sont la conséquence d'un dérèglement des humeurs. La thérapeutique qu'il développe a pour but de rétablir ou maintenir l'équilibre notamment à travers le développement de la diététique. La théorie des quatre humeurs va peu à peu trouver sa place dans une conception anthropocentrique de l'homme dans laquelle microcosme et macrocosme sont liés. Ainsi, le désordre des humeurs est aussi l'expression d'un désordre cosmique. Par ailleurs, Hippocrate est le premier à faire une classification de la maladie mentale.

Entre médecine et humanités

Dès le début, l'étude de nos affects se trouve donc à la confluence de plusieurs disciplines. Les « psys » sont les héritiers de ces débats et de cette histoire. Et il n'y a rien d'étonnant à ce que les premières occurrences du mot *psychologia* (*psukhê*, l'âme et *logos*, la science) apparaissent dans des traités de philosophie naturelle (xvi^e siècle). Face aux évolutions des techniques, des découvertes que révèle le scalpel, il devient de plus en plus difficile de continuer à enseigner la médecine selon les principes hérités de l'Antiquité. L'homme ne peut plus s'étudier comme un tout. *L'anthropologia* se scinde en deux branches : l'*anatomia* science du corps et la *psychologia*, science de l'âme.

Les « psys » tels qu'ils nous apparaissent aujourd'hui portent ce double héritage de la médecine et des humanités. Les professions sont récentes, nées au lendemain de la Révolution française pour la psychiatrie. Le terme « psychiatre » apparaît en 1808, sous la plume de Johann Christian Reil, médecin et anatomiste allemand, qui affirme dans *Rhapsodies* (1803) : « Les sentiments et les idées sont les moyens adéquats de corriger les troubles du cerveau et de lui rendre sa vitalité. » En France, ce « médecin de l'âme » est incarné par Philippe Pinel. Nommé médecin à Bicêtre

en 1793, il n'aura de cesse de faire changer le regard sur les « aliénés » en supprimant l'usage des chaînes et en affirmant qu'ils sont des malades pouvant être traités « moralement » en faisant appel à la part intacte de leur raison. En 1838, Jean-Étienne Esquirol jette quant à lui les bases institutionnelles de la discipline en obligeant chaque département à se doter d'un hôpital psychiatrique.

Une trentaine d'années plus tard, c'est à Vienne, en la personne de Sigmund Freud, que se définit la posture du psychanalyste. Sa définition du psychisme autour des trois entités que sont le Ça (inconscient et pulsionnel), le Moi (le conscient) et le Sur-Moi (censeur de l'inconscient) est le fondement de toutes les approches qui lui ont succédé. La thérapie, basée sur l'écoute de la parole libre du patient, couché sur un divan propice à l'affleurement de l'inconscient, permet de passer d'une approche réservée aux « malades » à une approche plus globale, permettant d'aborder les souffrances (ou névroses) de tout un chacun, ces névroses étant la manifestation, pour une personne, de l'impossibilité de refouler entièrement un désir insupportable pour la conscience.

Quand au psychologue, il est difficile de dire avec exactitude quand il apparaît. Notons cependant que Wilhelm Wundt, physiologiste allemand, fonde le premier laboratoire dédié exclusivement aux recherches psychologiques à l'université de Leipzig en 1879. Il est souvent considéré comme le fondateur de la psychologie expérimentale.

C'est bien plus tard qu'apparaît un quatrième type de professionnel, le « psy ». Un diminutif professionnel que l'on entend d'abord dans les couloirs de l'institution hospitalière. Comment est-il passé dans le langage courant ? À la faveur peut-être d'initiatives comme celle de Françoise Dolto, qui dès 1964, décide de mettre son savoir au service des auditeurs d'Europe n° 1 sous l'identité de Docteur X, expérience qu'elle renouvelle en 1976 avec une quotidienne sur France

Inter : *Lorsque l'enfant paraît*. L'aventure radiophonique dure deux ans et contribue à changer le regard que porte la société sur les enfants. D'autres marcheront dans ses pas, comme Serge Hefez, avec la création de *Ruban rouge* sur France 3, en 1982, qui œuvre également pour restaurer l'image des personnes séropositives, considérées comme des pestiférées au moment où l'épidémie fait des ravages.

Le rachat, en 1997, du magazine *Psychologies* par Jean-Louis et Perla Servan-Schreiber marque encore une étape dans la vulgarisation de la discipline. C'est l'un des plus grands succès de l'histoire de la presse. Il se fait notamment l'écho des différents types de thérapies, qui se sont multipliées à partir de l'après-guerre. Les années 1990 voient également la systématisation de rubriques « psycho », notamment dans la presse féminine. Elles font intervenir nombre d'experts. Peu importe qu'ils soient médecins, philosophes, psychologues, psychiatres ou psychanalystes. Ils sont avant tout les tenants d'une parole. Pour le meilleur, lorsqu'il s'agit de dispenser un savoir, et parfois pour le pire lorsque le verbe se réduit à une communication creuse, qui tient plus de la promotion publicitaire que de la pensée éclairée.

Une profession au cœur de l'humain

Les métiers sont donc diversifiés, classés en trois grands groupes : les psychanalystes, profession non réglementée fondée sur une démarche personnelle et la reconnaissance des pairs ; les psychiatres, de formation médicale ; les psychologues, de formation universitaire. Mais comme le souligne Isabelle Filliozat, interviewée dans cet ouvrage, « la fac reste "incontournable" mais ce n'est pas là que l'on apprend le métier de praticien en psychothérapie, ce dernier n'est enseigné à ce jour que dans des structures privées. »

L'ensemble a tendance à se regrouper sous l'appellation de psychothérapeutes mais, afin de mieux encadrer la profession, une loi de juillet 2009 les définit comme « praticiens en psychothérapie ». Pour pouvoir

bénéficier de ce titre, il faudra désormais passer par une commission chargée de valider la formation et l'expérience des candidats. En 2011, le nombre de psychothérapeutes en France serait de 8 000 à 12 000.

La difficulté aujourd'hui, pour qui souhaite consulter, est souvent de faire le tri. Il existe différentes approches théoriques (psychanalyse, psychologie cognitive, etc.), différentes méthodes (Gestalt, programmation neurolinguistique, psychodrame, etc.), différentes spécialités, adaptées aux périodes de la vie (pédopsychiatrie, thérapie de couple, thérapie familiale, etc.), à l'environnement (psychologie du travail, ethnopsychiatrie, etc.).

Les personnes interviewées dans ce livre témoignent de cette diversité des approches.

Certains prennent en compte l'ensemble de la personne, dans son environnement, comme Christophe Dejours, qui s'est spécialisé dans la prise en compte de la souffrance au travail, Marie Rose Moro, qui s'efforce d'introduire la notion de culture dans la psychologie ou Charles Rojzman, thérapeute social.

Isabelle Filliozat s'est quant à elle orientée vers la pédagogie et la transmission et Jeanne Siaud-Facchin vers les questions d'apprentissage, *via* son travail sur les enfants précoces.

Certains se consacrent aux enfants et adolescents, comme Gisèle George et Daniel Marcelli.

Serge Hefez incarne quant à lui la figure médiatique du « psy », tout en poursuivant sa pratique dans une unité de thérapies familiales à l'hôpital. Celles-ci ont la part belle dans cet ouvrage, dignement représentées par Robert Neuburger et ses expérimentations novatrices.

La psychologie est une thérapie mais aussi une discipline universitaire, représentée en la personne d'Olivier Houdé, spécialiste du développement cognitif de l'enfant.

Quant à Michael Stora, ovni dans l'univers de la psychanalyse, il s'est concentré sur notre rapport aux images.

La plupart des « psys » de ce livre ont certes une formation médicale. Mais leur vocation est bien antérieure à leur formation. Tous témoignent d'une sensibilité et d'une attention à l'écoute de l'autre exacerbées dès l'enfance. Bien plus que la méthode ou la théorie, c'est l'humain qui fait le « psy ».